

ces deux points ensemble. Cependant le but n'est pas le même dans tous deux, et l'un est plus étendu que l'autre. D'ailleurs, dans l'instruction primaire, et il faudrait dire dans toute l'éducation, le développement moral doit toujours accompagner le développement intellectuel. C'est sous ce double point de vue que nous devons maintenant envisager l'enseignement de la lecture.

Pourquoi les enfants fréquentent-ils les écoles ? Est-ce simplement pour apprendre à lire, à écrire, à compter ? Ce serait singulièrement restreindre l'objet de l'instruction primaire, et les instituteurs seraient à bon droit blessés si on voulait les réduire à n'être que des espèces de machines à apprendre ces premiers éléments.

Il est évident qu'un enfant va à l'école pour s'instruire, en général, et pour se préparer à mieux remplir sa destination dans le monde, en y tirant tout le parti possible de l'instruction qu'il aura acquise. Mais, sans le développement de l'intelligence, comment tirer parti de ce qu'on peut savoir ? Comment même savoir quelque chose autrement que d'une manière machinale, et, pour nous en tenir à la lecture, à quoi sert de savoir lire si on ne comprend pas ce qu'on lit, et comment le comprendre sans une certaine culture de l'intelligence ?

Pourquoi tant de personnes, hommes ou femmes, qui ont appris à lire ne lisent-elles plus après avoir quitté l'école ? C'est que, leur intelligence n'ayant pas été assez exercée, elles lisent sans comprendre, ou du moins, comme elles ont beaucoup de peine à comprendre, la lecture est une fatigue pour elles, et elles cessent de lire : d'où les accusations portées contre les écoles.

On se fait illusion en croyant que la culture de l'intelligence résulte de la lecture seule ; quelques amis de l'instruction primaire ont semblé croire pendant un temps qu'il suffirait d'apprendre à lire au peuple pour le rendre plus intelligent, plus moral et plus heureux. Ce peut être à beaucoup d'égards une conséquence de la lecture ; mais persuadons-nous bien que ces résultats ne seront atteints qu'à la condition de faire de cet enseignement un moyen de développement intellectuel et moral. Cet enseignement doit en conséquence être accompagné d'exercices ayant spécialement ce double développement pour objet.

Quelques maîtres tournent au sujet de la lecture dans un cercle vicieux. Ils pensent que les enfants doivent savoir lire pour qu'on puisse leur apprendre quelque chose, et que jusque-là, il n'y a rien à faire avec eux. Cette erreur exerce sur nos écoles une influence très-fâcheuse. Sans doute la lecture est un des principaux moyens donnés à l'homme pour s'instruire, mais ce n'est pas le seul. Avant que l'instruction primaire fût aussi répandue qu'elle l'est aujourd'hui, que de personnes ne trouvait-on pas pas qui jamais n'avaient appris à lire, et dont l'intelligence était cependant très-développée, qui même savaient beaucoup ? C'est qu'elles s'étaient trouvées placées dans d'heureuses circonstances où leurs facultés avaient pu s'exercer. Les maîtres qui croient qu'il faut avant tout savoir lire pour apprendre quelque chose, et qui en conséquence diffèrent de rien apprendre à leurs élèves jusqu'au moment où ils savent lire, ne s'aperçoivent pas que, par là, ils retardent leurs progrès même en lecture. Nous avons en effet démontré précédemment que, si la lecture est un moyen d'instruction, le développement de l'intelligence est ce qui hâte le plus les progrès dans cet art. D'après cela, et dans l'intérêt même de cet enseignement, il convient d'y associer autant qu'on peut un large développement de l'intelligence.

S'il est une vérité dont on doit être bien convaincu, c'est que, sans ce développement, l'instruction primaire est presque entièrement dépourvue de valeur. En même temps il faut non moins se convaincre que la culture de l'esprit ne résulte pas nécessairement de ce qu'on peut apprendre à l'école. Ce n'est point par exemple une conséquence nécessaire de l'écriture qui est un art purement manuel. Ce ne l'est pas non plus de l'orthographe ni du calcul ; car que d'élèves d'une intelligence assez bornée mettent passablement l'orthographe, tandis que d'autres plus instruits commettent souvent des fautes nombreuses. De même le calcul, s'il consiste en opérations machinales, n'apprend rien à l'esprit, comme on en a la preuve dans ces élèves qui font avec facilité de longues opérations, et qui ne sont pas en état de résoudre la moindre question. Quant à la lecture, l'expérience prouve malheureusement qu'on peut apprendre sans que l'esprit et le cœur y gagnent rien. C'est ce qui a lieu par exemple si l'on n'exerce qu'un mécanisme de la lecture.

Cessons donc de croire que l'esprit et le cœur se forment parce qu'on acquiert pratiquement la connaissance de tel ou tel art. Aucune étude n'est par elle-même un moyen de développement intellectuel ou moral, mais toutes peuvent le devenir, les unes d'ailleurs beaucoup plus que les autres, ce qui est principalement le cas pour la lecture : aussi est-ce un devoir pour nous de donner à cette partie de l'enseignement tout le soin qu'elle comporte.

La lecture est en effet l'un des principaux moyens de développer l'intelligence et de former le sens moral ; elle permet plus qu'aucune branche d'instruction de cultiver toutes les facultés et de faire appel à tous les bons sentiments. C'est pas sans raison que l'étude des langues a toujours été considérée comme la meilleure gymnastique pour l'esprit. Or, la lecture est essentiellement une étude de langage, puis qu'on ne peut comprendre ce qu'on lit sans connaître sa langue, et qu'on le comprend d'autant mieux qu'on pénètre plus avant dans la connaissance du langage.

Toutes nos idées s'expriment par la parole, et, sauf le cas très-restreint de la mimique, le langage parlé ou écrit est essentiellement le moyen de les communiquer. En parlant à l'enfant, nous lui en communiquons de nouvelles ; en le faisant parler, nous lui apprenons à exposer les siennes, à les développer, les combiner, les associer, les comparer, à les déduire les unes des autres. Nous trouvons en même temps l'occasion de les rectifier en relevant les erreurs qui peuvent s'introduire dans son esprit. En lui faisant remarquer ces erreurs, en lui apprenant à mieux observer les faits à l'égard desquels il conçoit des idées, afin d'en avoir une notion plus exacte, nous mettons en jeu toutes les facultés de son esprit. L'attention, le jugement, la faculté de raisonner, sont ainsi exercées et fortifiées, et par là le but de l'éducation se trouve atteint.

Voilà ce qui résulte essentiellement de l'enseignement de la lecture bien compris. Il est sans contredit la base du développement de l'intelligence la plus étendue et la plus complète, par la raison que la lecture fournit pour l'opérer plus d'occasions, plus de facilités qu'aucune autre branche d'instruction. Il est vrai que le point de vue sous lequel nous la considérons ici se rapproche beaucoup, tout en en différant, de celui qui nous a occupé précédemment. Dans ce dernier, il s'agissait avant tout d'initier les enfants à la connaissance du langage : c'était une étude de mots et de leur signification ; puis c'est devenu en avançant une étude des expressions et des tournures, mais toujours les explications avaient les mots pour base, et se rapportaient au langage.

Maintenant il ne doit plus être simplement question des mots ni de leur signification. A l'étude des mots doit succéder l'étude des idées, et, comme le but est différent, la marche doit différer aussi.

Ce serait d'ailleurs méconnaître grossièrement l'utilité de la lecture que d'y voir uniquement un auxiliaire de la grammaire. Ce sont les idées exprimées dans les passages lus par les enfants qui doivent à présent être l'objet de leçons et d'explications. Il faut s'assurer d'abord si l'idée en elle-même est bien comprise, puis, selon le cas, voir ce que l'élève en pense, quel jugement il en porte, quelles conséquences il en tire, quelle application il en ferait, soit à sa position ou à sa conduite, soit dans telle circonstance qu'on peut indiquer. On voit par là combien on a l'occasion d'étendre et de recueillir les idées des élèves et à combien de facultés de l'entendement la lecture peut fournir un salutaire exercice.

On voit en même temps qu'un travail de ce genre ne s'adresse plus aux tout jeunes enfants qui commencent à lire. A cet égard, nous pré-entendons, avant de nous occuper de la quatrième partie de l'enseignement de la lecture, quelques considérations sur les différents degrés entre lesquels on peut diviser cet enseignement. Disons en attendant qu'à mesure que les élèves avancent en âge, les explications peuvent et doivent acquérir plus d'importance. Dans le principe, les questions portent sur un mot, un passage très-court, puis successivement sur un passage d'une plus longue étendue ; très-simples et très-limitées d'abord, elles ont graduellement plus de portée : on arrive enfin à pouvoir faire rendre compte de la lecture tout entière, les élèves étant peu à peu amenés par les exercices précédents à embrasser dans leur esprit un sujet plus compliqué.

Cependant, avant d'en venir là, il est bon que le sujet ait été relu, afin que les élèves puissent s'en être bien pénétrés. Le conseil déjà donné, de faire relire plusieurs fois le même passage d'un livre, trouve principalement ici son application. Lorsque, après quelques explications de détail, un passage est relu, il est nécessairement mieux compris. Alors les interrogations et les explications peuvent rouler sur l'ensemble : questions et réponses, tout a dès lors plus de portée. — *Journal des Instituteurs de Paris.*

(A continuer.)